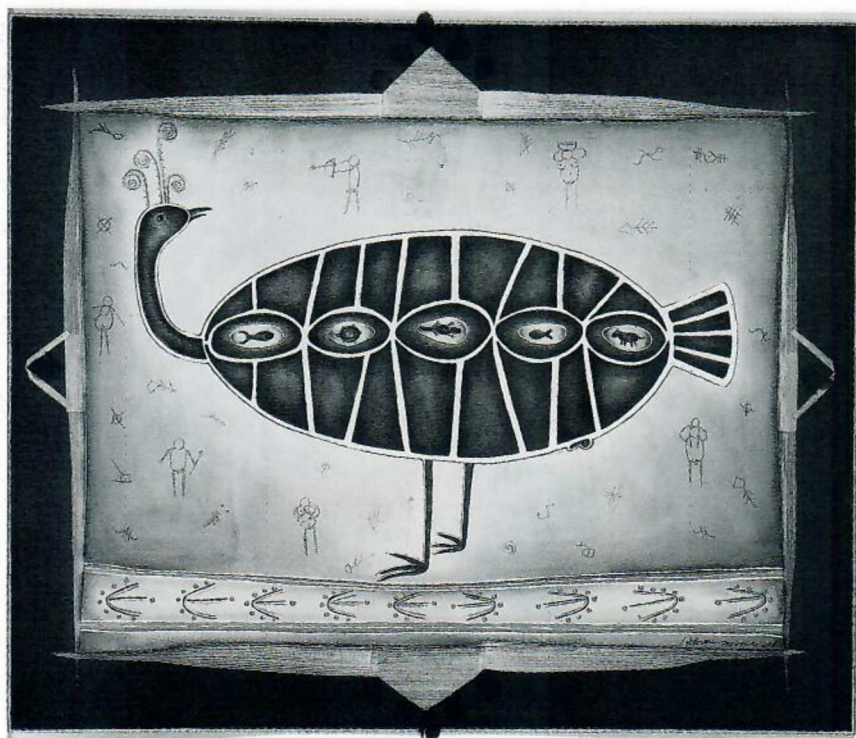


HELOISA NOVAES
Peintures
présenté par Alain Jouffroy et Mary Mc Carthy



Sans titre, 1996
Terres de Minas, huile, pastel et collage sur bois et carton, 23 x 27 cm



L'oiseau célèbre et son ventre, 1988
Pastels, terres de Minas, gouache et huile sur papier Arches, 52 × 62 cm

Exil et sensation

En regardant attentivement les tableaux d'Heloisa Novaes, on navigue tout de suite ailleurs que dans les cartes d'un univers fermé sur lui-même. On revient sans le savoir dans l'imaginaire de sa ville natale du Brésil, São João del Rey, mais on part avec elle, on quitte ce point d'origine vers les horizons du monde réel et du vide. On pense et on erre avec son corps. On y voyage de territoire en territoire comme si la recherche qu'elle accomplit en peignant incitait à nous détourner de tous les rêves de domination et de régulation du monde. Plus nous nous laissons glisser en eux, comme on se faufile entre quatre yeux dans les interstices d'un rideau, mieux nous éprouvons l'étrangeté de ce que notre savoir tend à nous faire oublier: le fond même de notre être même, sa base matérielle, animale et végétale – la sensualité irréductible du réel, sa puissance cachée permanente, son intentionnalité de vie, de métamorphose, le superbe désordre que cette sensualité originelle introduit dans tous les ordres institués, familiaux, sociaux, idéologiques, ou « artistiques ».

Dans cet exil qu'elle a choisi de vivre en France, Heloisa Novaes a transformé la mémoire de son enfance au Brésil en jardin des Délices – un jardin où les dieux les plus visibles sont féminins et où les couleurs sont des manières de toucher de *très près* les choses autant que de les montrer. Chacun de ses tableaux découpe un champ de forces et en recoupe toujours d'autres, qui se chevauchent comme le souvenir de l'Afrique magique, les explorations portugaises et les plus emblématiques totems indiens des Amériques précolombiennes. L'œil s'y love comme dans des alvéoles, des fourches d'arbres ou des nids d'abeilles. Mais il s'envole aussi, dans la grâce d'une arabesque rebondissante, d'une frontière à l'autre, d'un sommet à l'autre, d'une rive d'océan à l'autre, bordant et débordant ainsi l'insaisissable pays perdu, qui reste à désaltérer au plus secret de soi, dans l'intimité que nous entretenons parfois avec l'énigme de notre propre présence sur terre.

La contemplation prolongée des tableaux d'Heloisa Novaes peut donner à un homme la chance de reconnaître ses propres origines féminines, qui ne se limitent évidemment pas à la mère, mais nous lient à ce que j'appellerais la féminité de la matière vivante, sa ductilité élastique, sa rugueuse et tenace douceur, sa chaleur invisible et contagieuse, son miel, son huile, son eau, son humeur et presque son odeur, sa peau. Sa peinture nous rapproche des choses au lieu de nous en éloigner par la représentation qu'elle s'en fait et, prenant le parti, instinctif mais délibéré, de les interconnecter les unes aux autres et de célébrer leur compénétration perpétuelle, leurs entrelacements réciproques, elle tend à abolir souverainement leur séparation.

Pourtant, Heloisa Novaes ne sous-estime jamais les distances entre les figures, les totems, les objets, les symboles dispersés et recueillis dans cette

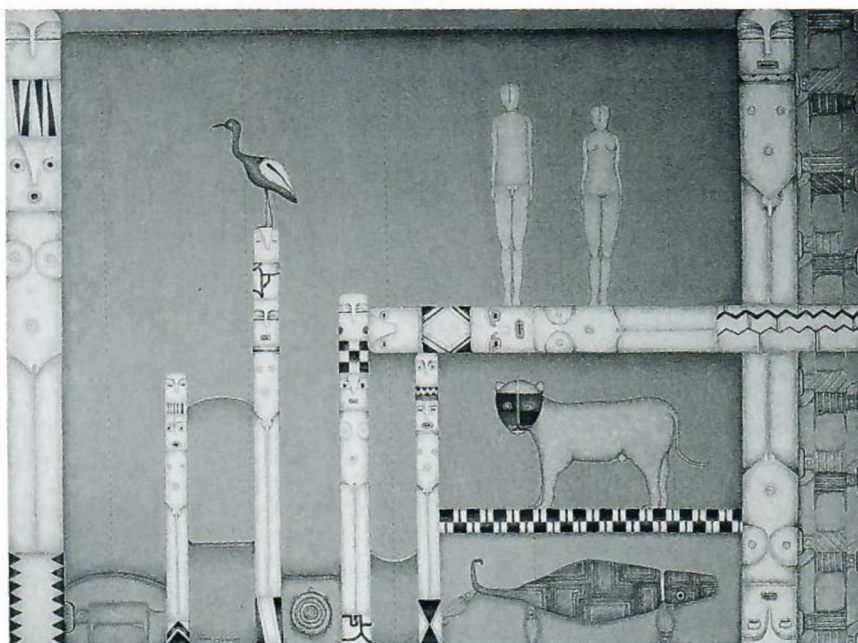
espèce de paradis retrouvé dont elle n'a nul besoin d'occuper le centre, puisqu'elle s'y trouve anonymement omniprésente, telle une rêverie érotisée suspendue, planant, volant et se retournant dans l'air. Nul narcissisme féminin n'est ici à l'œuvre: l'autre, la puissance inconnue de l'autre y occupe tout l'espace. Elle s'aide de tous ces jalons que sont aussi ses totems pour tendre, de tous les côtés, le champ des forces souterraines qui président à leur resurgissement aléatoire. Ce dispositif d'évocations fait songer parfois à certaines procédures magiques cérémonielles, où l'absence de toute religion constituée foment et approfondit le sentiment, justifié ou non, du mystère. Par de très fines interventions de matières différentes, tissus, écorces de maïs, feuilles de bois de sycomore incorporées à la surface du carton ou de la toile, elle réalise patiemment, attentivement, minutieusement, un très ancien rêve de peintre: la matérialisation d'une sensation très personnelle et très directe du monde, son devenir-visible et sensible – vérifiable et *touchable*.

Un sentiment inattendu d'équilibre sensoriel en résulte: comme si le chaos lui-même – l'incertitude plus que jamais questionnante de notre temps – cherchait à travers elle, en déplaçant les lignes, en les éloignant les unes par rapport aux autres selon une poussée, une pression intérieure imprévisible, très magnétiquement ressentie, à révéler, sans le proclamer, l'ordre subversif et subjectif secret auquel il obéit. Un calme supérieur, plus profond et plus puissant que la paix.

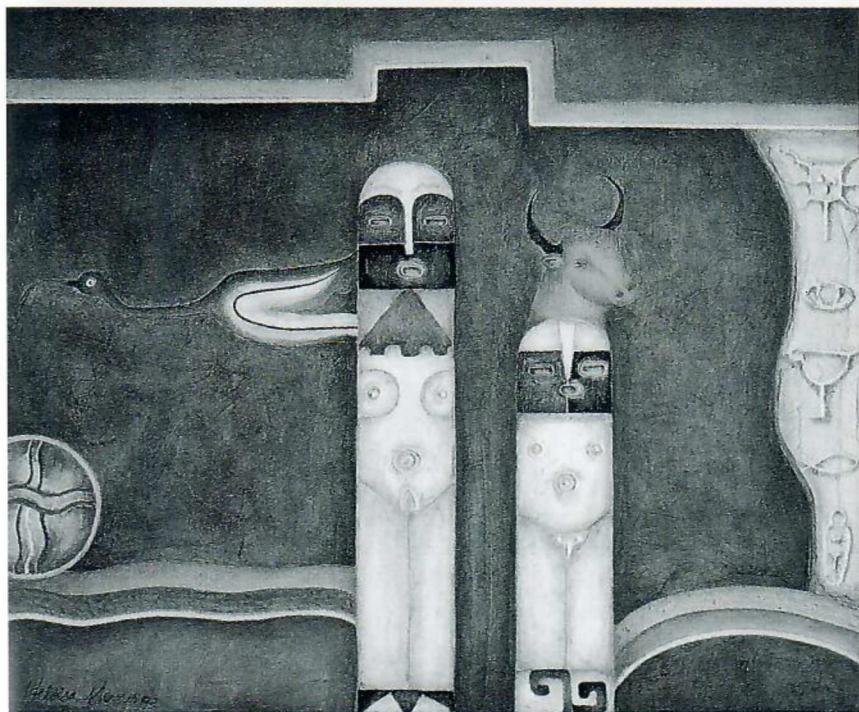
Alain Jouffroy, 1998



Totem, 1995-96
Huile sur toile, 80 × 80 cm



Famille, 1992
Huile sur toile, 135 x 80 cm



Taurus, 1993
Huile et collage sur toile, 22 × 27 cm

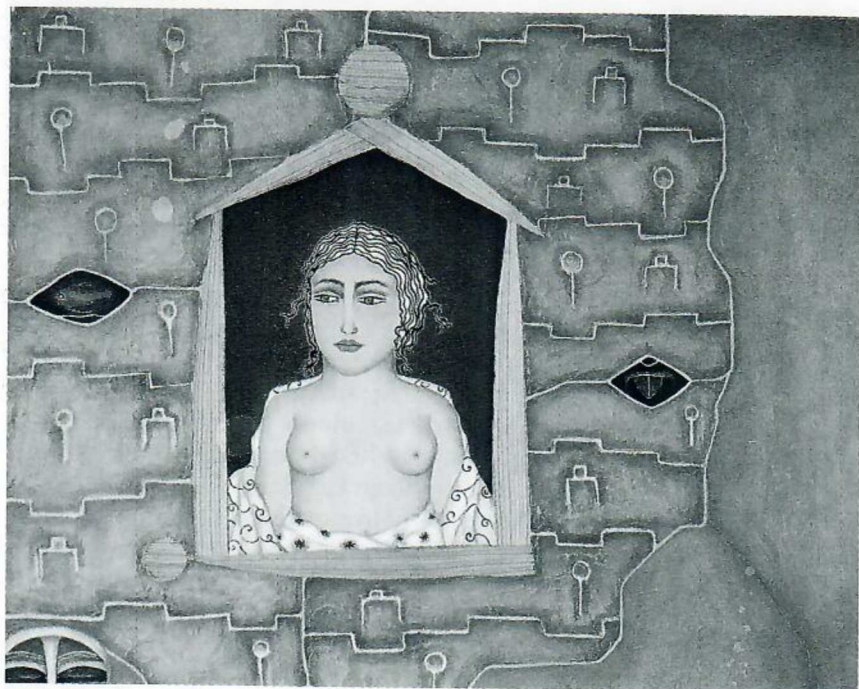


Madona, 1994
Huile et collage sur toile, 100 × 135 cm

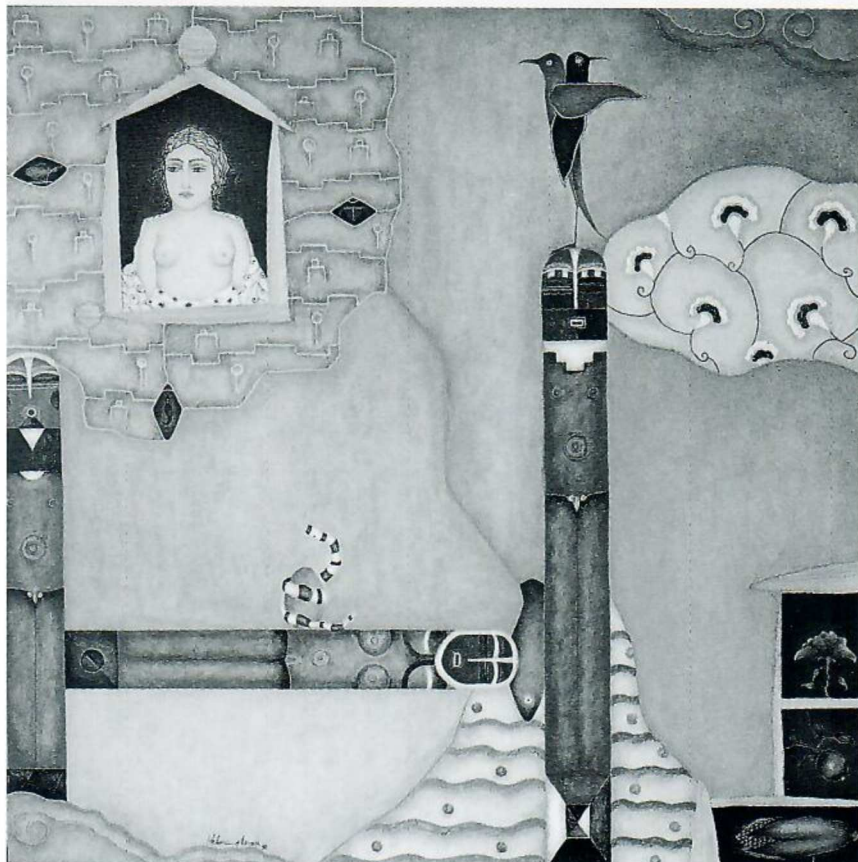
L'œuvre d'Heloisa Novaes est d'abord « une auto-découverte, l'exploration émerveillée de sa propre nature, celle d'une Brésilienne et pas de n'importe quel Brésil – de Minas Gerais, une région archaïque, quasi légendaire, encore indienne par les sentiments, coupée des grandes villes de ce nouveau Brésil connu des étrangers.

Après avoir travaillé à Paris comme artiste graphique et illustrateur – nombreux ceux qui se souviennent de ses dessins enchanteurs parus dans des journaux et revues –, elle retourna un été dans son pays – Minas Gerais – pour revenir à l'automne dans son nid charmant de la rue Notre-Dame de Nazareth chargée de petits paquets de terres de diverses couleurs. À l'origine, elle avait simplement l'intention de mettre en bouteilles sa terre natale pour la regarder lorsque la prendrait le mal du pays. Par la suite, l'idée lui vint d'utiliser la terre comme pigments – avant l'ère de l'acrylique la plupart des pigments n'étaient-ils pas composés du sol et des minéraux? – et elle a constaté que ça marchait puisque le sol de son Minas, riche en oxyde de fer, s'alliait parfaitement aux pastels et au fusain. Ainsi se crée une nouvelle palette, délicatement brunie, comme la peau d'un Indien, et elle commence à les mélanger à des gouaches, à des aquarelles et à l'huile. Cette alchimie l'amène à une découverte en elle d'un Nouveau Monde en tant qu'artiste, à un voyage en quête de nouveaux thèmes, plus intensément brésiliens, plus chargés de mythes qu'auparavant. En même temps, elle se met à peindre sur bois – du sycomore – et à employer comme cadre des tissus, des plumes et la cosse séchée du maïs, dérobés du monde matériel de son enfance, autrement dit des tours de magie plus surprenants, dignes de ceux sortis des petites bouteilles de terre sacrée couleur de rouille.

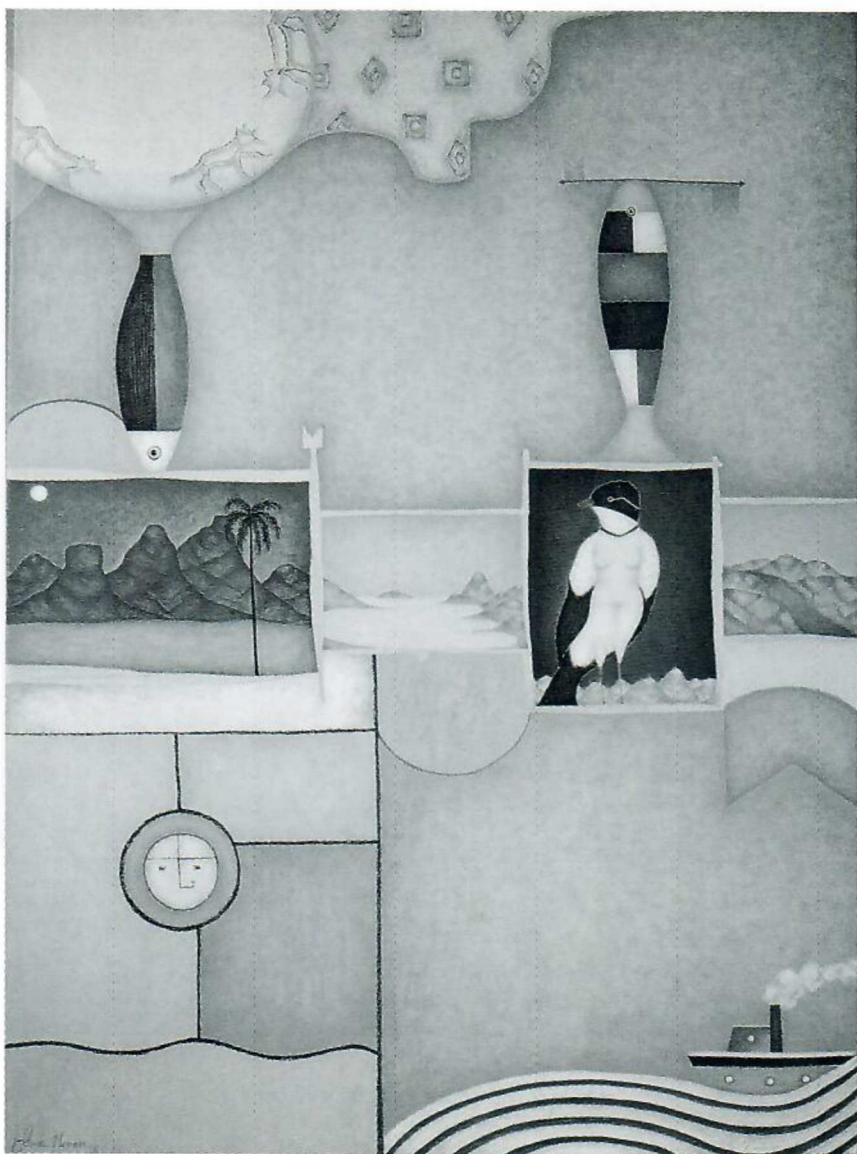
Mary McCarthy, 1987



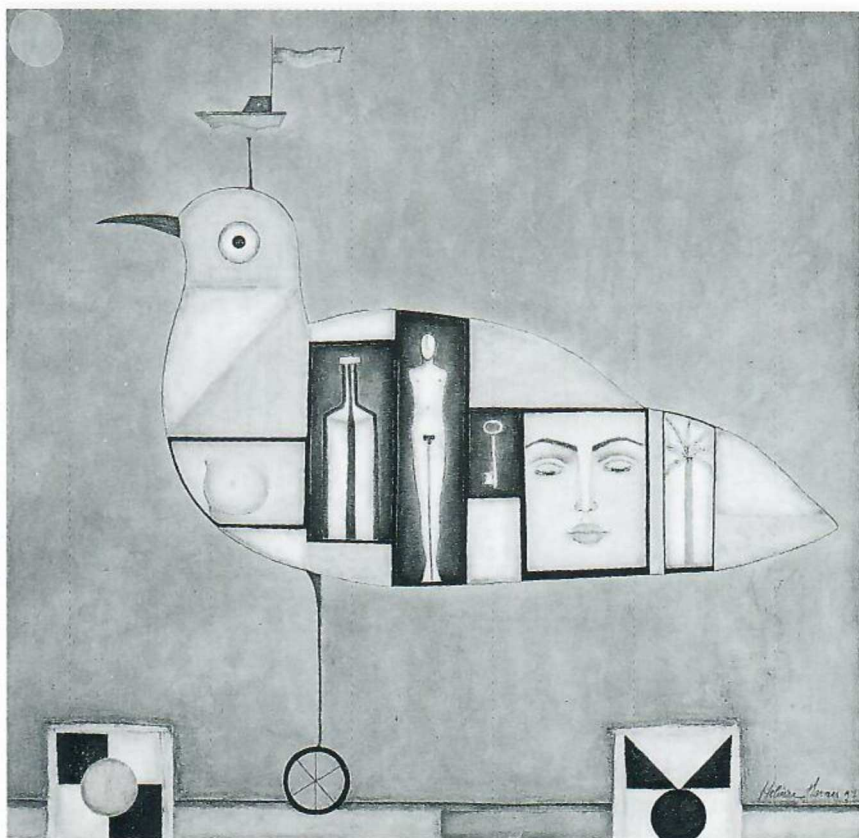
Le regard (détail), 1996



Le regard, 1996
Huile et collage sur toile, 90 x 90 cm

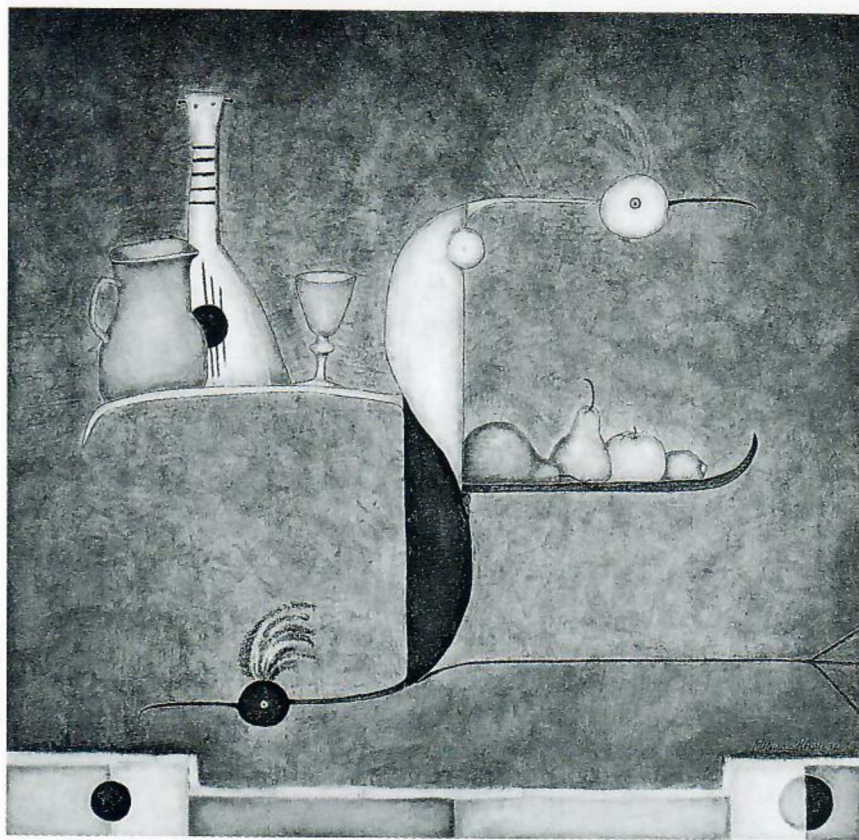


Souvenirs, 1996
Huile et collage sur toile, 100 × 135 cm



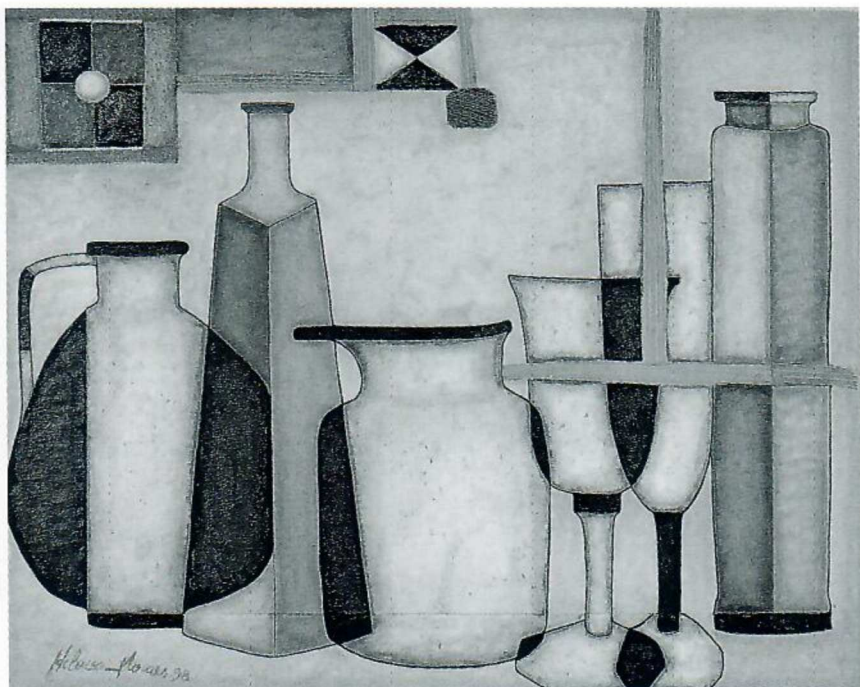
Transporteur, 1997

Huile et terres de Minas sur papier, 58 × 60 cm



Vai et Vem, 1997

Huile, terres de Minas et collage sur papier Arches, 58 x 60 cm



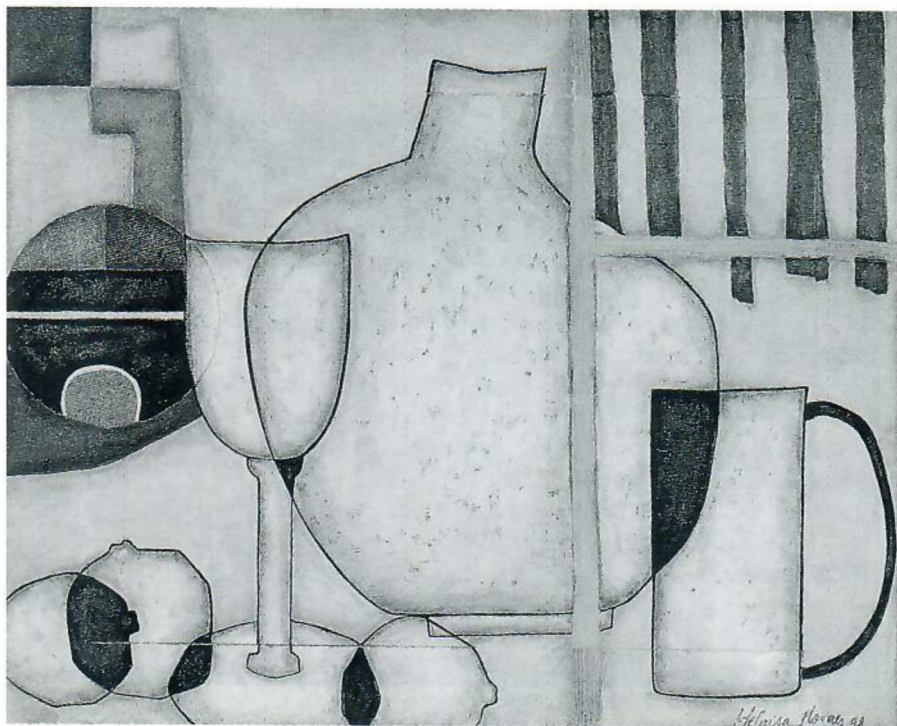
Nature morte, 1998

Huile, terres de Minas et collage sur bois de sycomore et carton, 22 x 27 cm



Nature morte, 1998

Huile, terres de Minas et collage sur bois de sycomore et carton, 22 x 27 cm



Nature morte, 1998

Huile, terres de Minas et collage sur bois de sycomore et carton, 22 x 27 cm

Née à São João del Rey (Minas Gerais, Brésil), Heloisa Novaes vit et travaille à Paris depuis 1973. Elle y a fait ses études à l'École Nationale des Beaux-Arts, dans l'atelier de gravure de Lucien Coutaud. Sa peinture est fortement liée à ses racines, à sa mémoire affective et à ses voyages en Europe et en Orient.

Expositions et réalisations:

1976: Museu de Arte de São Paulo (MASP)

1978: Galeria Bonino, Rio de Janeiro

1978-1981: Illustrations pour la presse et l'édition à Paris et New York

1986: Galerie Samy Kinge, Paris

1987: fresque de 8 x 4 mètres pour le Centre hospitalier Robert Ballenger, Aulnay-sous-Bois; FIAC, Galerie Samy Kinge, Paris

1988: Galerie Holly, Lisbonne

1988-89: Galerie Samy Kinge, Paris

1990: Galerie Holly, Lisbonne; ARCO Galerie Samy Kinge, Barcelone

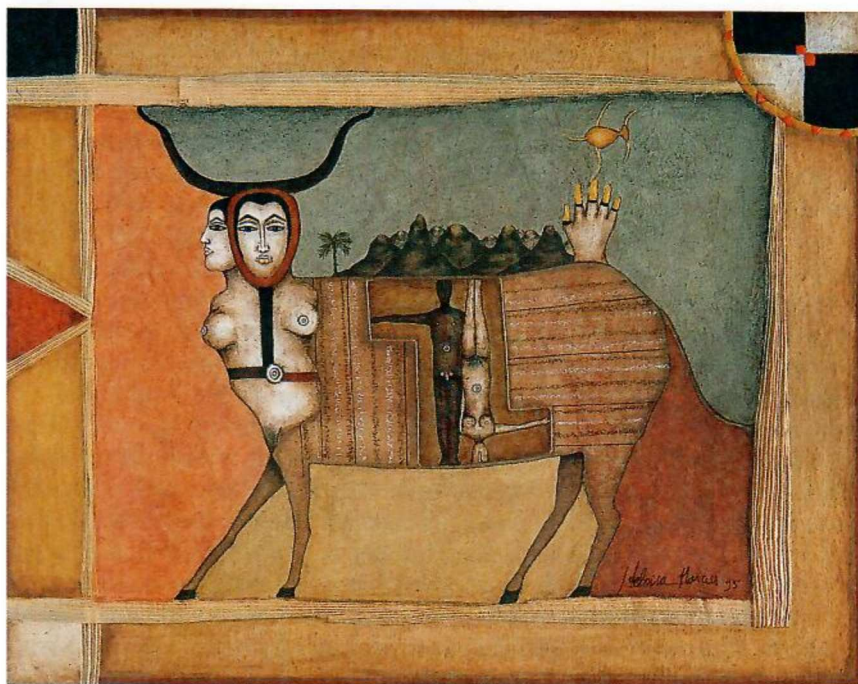
1991: Salon d'art contemporain, Bourg-en-Bresse

1992: *Nature, quatre siècles d'art au Brésil*, exposition collective, CCBB, Rio de Janeiro; *Le choix de Charles Juliet*, exposition collective, Centre d'art contemporain, Lacoux

1993: *Les peintres de Jacques Lacarrière*, exposition collective, Flavigny

1994: FIAC, Galerie Samy Kinge, Paris

1996-97: Galerie La Hune, Paris.



Sans titre, 1996
Pastel, huile et terres de Minas sur bois de sycomore, 21 x 25 cm